

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

31^e ANNÉE

N^o 4

15 FÉVRIER 1888.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1888; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Le siège social de la Société scientifique du spiritisme et sa librairie seront transférés 24, rue des Petits-Champs (entrée, 1, rue de Chabanais) au 1^{er} juillet 1888.

CONSEILS D'UN ESPRIT AUX SPIRITES

C'est un vrai bonheur pour moi que de venir exposer dans un milieu sympathique le résultat de mes études. Comme vous, j'appelle de mes vœux le moment où l'humanité dont nous faisons partie aura terminé l'évolution dans laquelle elle est actuellement engagée, où elle aura conquis les forces morales sans lesquelles elle continuerait à être impuissante à rendre sa condition meilleure.

C'est qu'en effet là est tout le problème. Toujours, à tous les moments de son existence, cette humanité, comme toutes les autres qui peuplent l'univers infini, a eu la situation que comportait son avancement intellectuel et moral. Son bonheur a été constamment en rapport avec sa capacité pour le bien, d'où l'on peut conclure que le bonheur est à la portée de l'homme et que de lui seul il dépend de le réaliser. Il est heureux quand il sait conquérir le bonheur. Et cependant bien peu ont été heureux jusqu'ici, bien que le bonheur soit le but des aspirations de tous.

Pourquoi cela? C'est, à mon avis, parce que jusqu'ici les hommes ont ignoré les conditions du bonheur. Les uns l'ont placé dans l'ambition satisfaite, les autres dans la puissance, dans la gloire militaire, dans l'amour, la plupart dans la richesse qui permet de satisfaire tous ses désirs; et personne, ou presque personne, n'a été franchement heureux. C'est que presque pas un n'a cherché où se cache le bonheur. Tous ou presque tous ont pris pour guide les passions égoïstes et orgueilleuses. On a fermé l'oreille aux instructions des quelques maîtres de la sagesse qui ont apparu de loin en loin dans le cours des âges, et aujourd'hui, à force de progrès matériels, on se trouve acculé dans une impasse, et l'on se demande si, au milieu des immenses richesses créées chaque jour par le génie humain, une portion de l'humanité ne sera pas bientôt condamnée à mourir de faim.

Ce n'est pourtant pas l'intelligence qui manque à nos contemporains. Mais cette intelligence se porte tout entière à la conquête des biens matériels et dédaigne les biens moraux. Elle dédaigne aussi les études qui leur feraient connaître leur véritable nature et leur destinée. Elle méprise ceux qui s'en occupent, et prétend les flétrir du nom de mystiques. Et pourtant c'est dans ce soi-disant mysticisme si conquis qu'est le progrès; ce sont ces sciences dédaignées qui peuvent apprendre à nos frères ce qu'ils ont à faire pour assurer le salut de tous; c'est dans l'étude approfondie des principes qu'ils peuvent trouver l'indication de la voie à suivre pour résoudre tous les problèmes sociaux qui pèsent sur notre époque.

Il ne suffit pas d'attendre une solution de la force des choses ou du hasard, chacun s'efforçant de tirer son épingle du jeu et s'inquiétant peu du sort de la masse. Il faut comprendre enfin que nous seuls pouvons être les artisans de l'amélioration du sort général. Il dépend de nous seuls, de nous tous, qu'il devienne rapidement plus heureux. Mais rien ne peut suppléer, pour cette œuvre, à notre initiative et notre bonne volonté. Il faut, premièrement, nous appliquer à bien comprendre les données du problème, et ensuite agir énergiquement. Telle est la conviction résultant pour moi des études auxquelles je me suis consacré depuis ma désincarnation, et je vais m'efforcer de vous la faire partager.

Une puissance supérieure veille sur nous. La providence se manifeste au moyen de l'action exercée par les Esprits, les plus avancés protégeant les autres et veillant sur leurs progrès. Mais les Esprits d'un niveau supérieur au nôtre ne font jamais notre besogne. Nous avons virtuellement en nous des forces suffisantes pour progresser et faire progresser le monde auquel nous sommes attachés pour un temps. C'est à nous de les développer, de les utiliser, de les associer et de parvenir au but assigné à nos efforts, c'est-à-dire atteindre le moment où nous serons délivrés de cette terrible nécessité de nous lier aussi intimement à la matière grossière pour accomplir les travaux émancipateurs. Aucun obstacle ne s'oppose à notre action que ceux que nous accumulons nous-mêmes devant nous comme à plaisir, parce que nous sommes profondément inbus de cette idée fausse, que nous ne pouvons être heureux qu'aux dépens de nos frères. C'est le contraire qui est vrai : nous ne pouvons être heureux qu'en travaillant à rendre nos frères heureux. Comment faire comprendre cela à l'humanité que nous connaissons, et après le lui avoir fait comprendre, comment la déterminer à faire de ce principe le grand mobile de sa conduite? Il faut essayer cependant. C'est à force de crier la vérité sur les toits que l'on finira par la faire accepter par le plus grand nombre.

Il est une vérité que chacun comprend : c'est que, dans un pays de suffrage

universel comme le nôtre, les électeurs des campagnes, étant les plus nombreux, seraient les maîtres du gouvernement du pays s'ils savaient s'entendre entre eux et faire valoir leurs idées et leur volonté; ils ne l'ignorent pas. Mais réaliser une telle chose leur paraît une œuvre si ardue qu'ils ne la tentent même pas, et qu'ils se résignent à voter un peu au hasard pour les candidats dont les tendances leur paraissent les moins éloignées de leurs aspirations. Cet exemple de ce que peut produire le défaut de confiance en ses propres forces fait suffisamment comprendre pourquoi toutes les classes de la société, ayant parfaitement conscience qu'il y a quelque chose à faire, ne font rien et marchent au hasard, tantôt dans les errements du passé, tantôt dans une voie nouvelle où l'on s'avance en tâtonnant, faute d'être guidés par des principes bien étudiés.

Voilà ce que j'affirme. Mais quelle autorité ai-je pour proclamer les vrais principes? Plus d'un s'en est déjà fait l'apôtre. Quand je les aurai exposés une fois de plus, auront-ils plus de force pour pénétrer dans les masses et s'en faire accepter? Evidemment non; je ne puis espérer cela. Mais j'espère que la petite phalange d'hommes de bonne volonté à laquelle je m'adresse spécialement me prêterait une attention bienveillante. Je crois que je pourrai en amener un certain nombre à partager mes idées, et à comprendre la nécessité de se préparer à une action prochaine. Enfin, ne réussirais-je qu'à persuader à quelques-uns qu'il faut agir, sans cesse agir pour mieux faire comprendre ses convictions et les faire partager, je n'aurais pas à regretter le temps consacré à cette propagande d'idées que je crois bonnes pour tout le monde.

Depuis longtemps, certains penseurs, Esprits avancés incarnés sur la terre, se sont préoccupés des moyens de rendre l'humanité dans son ensemble plus heureuse, moins malheureuse si vous le voulez, qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Il leur semblait que la chose n'était pas irréalisable et qu'il suffisait pour atteindre le but de trouver une organisation sociale, économique, et au besoin politique, plus rationnelle que celles que nous a léguées le passé. Saint-Simon, Fourier ont été de ceux-là, puis Cabet, puis Proudhon. Aujourd'hui l'on ne parle plus guère de leurs systèmes, mais ils ont pour héritiers plusieurs sectes de socialistes qui, sous diverses dénominations, poursuivent le même but et croient pouvoir, s'ils avaient les coudées libres, améliorer beaucoup le sort des prolétaires. Ce qui distingue la plupart de ceux-ci des grands chefs d'école, c'est que ces derniers ne voulaient employer que la persuasion pour amener leurs concitoyens à adhérer à leurs doctrines et à les mettre en pratique, tandis que les socialistes de nos jours sont presque tous d'accord pour établir leurs systèmes au besoin par la force, avec la conviction de rendre meilleure la condition des prolétaires aux dépens des déten-

teurs actuels de la richesse. Ils ont déclaré la guerre au capital, à la bourgeoisie, croient que le prolétariat est de force à devenir le maître à son tour, à gouverner de manière à augmenter dans une forte proportion le bien-être de la classe la plus nombreuse.

Il ne faut pas croire que toutes ces études accomplies par de grands esprits, que toutes ces aspirations plus ou moins bien digérées, soient de pures rêveries. Elles ont leur raison d'être dans la loi du progrès, de l'évolution vers le mieux, qui est la cause de l'activité humaine. C'est là le grand mobile. L'homme, mécontent d'un état qui laisse certainement beaucoup à désirer, cherche de toutes ses forces à l'améliorer. Il y parvient bien lentement au gré de ses désirs, mais pendant cette longue ascension il perfectionne toutes ses connaissances, et il fait dans toutes les sphères de son activité des conquêtes nouvelles, sur lesquelles il s'appuie pour s'élever plus haut. Comme chaque siècle qui s'écoule a augmenté dans de notables proportions ses richesses matérielles, intellectuelles et même morales dans une certaine mesure, il est bien fondé à croire qu'il peut, par son travail et sa persévérance, obtenir beaucoup plus encore, et ses aspirations vers un bonheur plus grand sont certes parfaitement légitimes. En leur obéissant, il ne fait que suivre l'impulsion qui lui a été donnée dès l'origine par la puissance créatrice. Je suis convaincu pour ma part que ces aspirations ne sont pas vaines, et qu'elles l'entraînent vers sa véritable destinée.

S'il en est ainsi, pourquoi les grands penseurs socialistes et leurs disciples les plus intelligents et les plus dévoués ont-ils échoué dans toutes leurs tentatives pour réaliser leurs conceptions ? Ces insuccès sont faciles à expliquer, et il y a là des exemples suffisants pour préserver de mécomptes semblables tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de l'humanité, et qui la voient dans une organisation plus rationnelle réalisant la justice sociale.

En effet, qu'y a-t-il à la base de tous les systèmes préconisés, quelle que soit la forme spéciale qu'on leur ait donnée ? Un seul principe, l'association, substituée à l'individualisme, au chacun pour soi, au laisser-faire, laisser-passer. Mais ce que les premiers organisateurs n'ont pas compris, c'est, dans l'ordre moral, la nécessité de substituer en même temps la fraternité, le sentiment de la solidarité au sentiment personnel, à l'égoïsme. Ils ont cru que les passions mauvaises seraient dominées, annulées par l'intérêt bien entendu. Ils prouvaient à leurs concitoyens que, moyennant certains sacrifices, ils pouvaient augmenter énormément leur bien-être. Comment hésitaient-ils à marcher dans la voie nouvelle qui leur était indiquée ? Et pourtant, non seulement le grand nombre a refusé de les suivre, mais ceux qu'ils sont parvenus à convaincre, ceux qui ont tenté de réaliser le système en mettant en jeu, avec leurs ressources matérielles, tout ce qu'ils avaient

d'intelligence et de dévouement, ont vu périliter en peu de temps ce qu'ils avaient fondé; ils ont échoué misérablement partout où ils ont essayé de réaliser l'idée pour laquelle ils s'étaient enthousiasmés.

Il n'est pas difficile aujourd'hui de savoir le pourquoi de tous ces insuccès. L'humanité n'étant pas mûre pour le progrès, était trop imparfaite encore, trop dominée par ses passions égoïstes, de sorte que chacun, voulant tirer à lui la couverture, entravait la marche de l'entreprise. Les conditions absolument indispensables de dévouement, d'abnégation, faisaient défaut. Celui qui était incapable de faire beaucoup entravait les autres par un sentiment de jalousie. Bref, c'était la cour du roi Pétard.

Si les collectivistes de notre époque arrivaient au pouvoir, pense-t-on qu'ils réussiraient beaucoup mieux dans leurs tentatives? Il est bien certain d'avance que non, parce que pour le succès ils sont dépourvus des mêmes qualités qui ont manqué à leurs devanciers. Ils accumuleraient au début les iniquités, les ruines, essaieraient ensuite de faire marcher les choses par un despotisme de fer, et finalement ils sombreraient sous la réprobation générale, d'autant plus vite et plus irrémédiablement qu'ils ne pourraient aucunement satisfaire les appétits surexcités par leurs promesses.

Il est donc bien évident pour quiconque réfléchit que l'humanité est encore trop imparfaite pour pratiquer des systèmes sociaux perfectionnés. Il est, par conséquent, tout à fait inutile de tenter de réaliser de tels progrès tant que les choses resteront dans le même état. Faut-il donc se croiser les bras et attendre patiemment des temps meilleurs? Ce n'est pas mon avis. Je crois qu'il y a quelque chose à faire et qu'il faut se rappeler la fable du charretier embourbé qui s'adressait à Hercule pour le tirer de peine. Hercule veut qu'on se remue. C'est aussi ce que je pense, et je crois qu'il est urgent de se mettre à l'œuvre, si l'on veut non seulement hâter le moment où le sort des populations impatientes pourra être amélioré, mais encore éviter de grands malheurs que les conditions économiques actuelles des peuples civilisés rendent imminents.

Ce n'est pas tout que de dire qu'il faut se mettre à l'œuvre. Le plus difficile reste à faire. Quel plan de conduite convient-il d'adopter? En quoi consistera cette action que je recommande comme urgente?

Je vous ai dit que l'humanité que nous connaissons n'était pas assez avancée pour pouvoir pratiquer avec fruit des systèmes sociaux perfectionnés. Voilà une première indication. Il faut hâter de toutes ses forces le moment où ce desideratum sera comblé, et pour cela il faut que chacun favorise tout ce qui pourra répandre dans les masses les lumières qui leur manquent. Remarquez que je dis lumières et non point instruction. Ce

sont choses différentes, et même, dans quelques cas, opposées. Je me hâte d'expliquer ce qui va sembler à plusieurs une énormité.

On fait depuis quelques années des efforts louables pour répandre partout l'instruction primaire et la rendre aussi complète que le permet le nombre d'années pendant lequel les enfants sont astreints à fréquenter l'école. J'approuve beaucoup le zèle avec lequel la démocratie est entrée dans cette voie ; mais, quoi qu'elle fasse, elle ne parviendra jamais à faire que l'instruction primaire atteigne le niveau de l'instruction secondaire. Or, nous pouvons constater tous les jours que nos concitoyens ayant reçu l'instruction secondaire, même avec succès, sont loin pour la plupart de posséder les lumières qu'il faudrait pour réaliser les progrès moraux et sociaux, objet principal de nos préoccupations et, selon nous, supérieurs à tous les autres. J'irai plus loin, et je dirai que l'enseignement supérieur, loin de donner ces lumières à ceux qui le suivent, les obscurcit plutôt pour eux, puisque la plupart suivent les doctrines matérialistes, cachet de l'école.

Nous autres, spirites, théosophes, qui faisons passer au premier rang pour leur importance les études qui embrassent l'origine des choses, la vraie nature et la destinée de l'homme, la meilleure organisation des sociétés par la pratique de la solidarité fraternelle, nous sommes supérieurs à tous ces hommes dont quelques-uns remplissent le monde de leur renommée ? Non, vraiment ; nous n'avons pas cette outrecuidance. Mais il est certain cependant que nous possédons certaines lumières qu'ils n'ont pas encore, — probablement parce qu'ils les ont repoussées jusqu'ici de parti pris, — grâce auxquelles nous pouvons comprendre les problèmes sociaux qu'ils ne comprennent pas ; et si nous ne sommes pas plus capables qu'eux de les résoudre en ce moment, du moins nous connaissons les seules conditions possibles d'une solution pratiquement réalisable.

Vous voyez donc que, suivant moi, ce n'est pas l'école primaire, secondaire ou supérieure qui résoudra le problème social. Il faut autre chose que, la science de nos facultés ou de nos académies. Il faut une curiosité qui dans la nation, se répande de savoir d'où vient l'homme et où il va, de savoir, aussi ce que peut être l'univers : il faut que cette curiosité soit satisfaite par la vulgarisation d'une conception générale du monde, de l'homme et de la vie, basée sur les phénomènes spirites et magnétiques, et assez rationnelle pour être acceptée par tous les gens sans parti pris, sans intérêt personnel dans la question.

Ah ! certes, si les Eglises chrétiennes avaient compris leur mission, elles avaient là un beau rôle à jouer. Elles pouvaient être les initiatrices de l'humanité dans l'évolution qui se prépare. Leur organisation était parfaite pour cela, et en quelques mois elles pouvaient être prêtes à répandre

partout la bonne parole. Mais pour cela il eût fallu qu'elles fussent animées d'un autre esprit, car il s'agissait d'émanciper l'humanité. Elles n'en ont pas eu le courage. Elles ont préféré lutter contre l'évidence pour essayer de la maintenir en tutelle. Par là elles ont montré ce qu'elles étaient. L'abnégation leur a manqué. Elles ont craint que l'humanité ne voulût user des lumières nouvelles pour voler de ses propres ailes et que leur influence séculaire ne fût détruite. Comment n'ont-elles pas compris qu'on ne peut lutter longtemps contre l'évidence, et qu'au point où en sont les choses, il n'est pas plus possible de cacher aux hommes leur véritable nature qu'il n'a été possible autrefois de leur cacher la rotation de la terre.

Ainsi la vulgarisation d'une conception générale nouvelle a pour ennemies deux puissances, la science matérialiste et les religions spiritualistes dites chrétiennes. L'hostilité de la première est déjà entamée. Les études hypnotiques et magnétiques auxquelles elle a fini par se livrer avec ardeur l'amèneront peu à peu à rendre hommage à la vérité.

Il est à remarquer que la science n'a, en somme, que des intérêts d'amour-propre engagés dans la question. Elle résiste à se déjuger ; mais elle ne peut méconnaître quel vaste champ d'études intéressantes, passionnantes même, elle laisse de parti pris en dehors de ses investigations. Aussi son accession n'est qu'une question de temps. Mais les religions, la catholique surtout, croient avoir un intérêt matériel de premier ordre en jeu, en même temps qu'un intérêt d'influence, de domination. Dans de telles conditions, pour qui a suivi sa marche à travers les âges, les probabilités sont qu'elle ne désarmera jamais. Elle périra plutôt, après une tentative pour ressaisir son empire, en provoquant et en se mettant à la tête d'une organisation théocratique du socialisme.

Quelle conduite doivent tenir, dans de telles circonstances, ceux qui veulent prêter leur concours à la préparation de l'ordre nouveau ? Ce que je viens de dire de leurs deux principaux adversaires suffit pour l'indiquer.

Il faut favoriser autant que possible les études des représentants de la science, en leur faisant part de tous les faits qui se produisent à notre connaissance et qui sont de la nature de ceux dont ils consentent à s'occuper. Tout se tient, et ils arriveront sans résistance, entraînés par leurs études mêmes, à des conclusions qu'ils repousseraient bien loin si l'on voulait les convaincre par le raisonnement.

Remarquez qu'ils fayaient les séances magnétiques et traitaient de charlatans les magnétiseurs, et qu'aujourd'hui ils se font honneur de reproduire ce qu'ils méprisaient chez autrui. Ils finiront bien par se trouver un jour, sans négation possible, en présence du principe qui survit au corps ; il suffira qu'ils l'aient découvert eux-mêmes pour qu'ils ne craignent plus

l'accusation d'inepte crédulité. Donc, faciliter les études des savants et les suivre avec intérêt, voilà la conduite que je conseille.

Quant à l'Eglise, ou aux Eglises, il n'y a rien à faire. Ce sont des adversaires irréconciliables, parce que leurs membres font passer les intérêts de la corporation avant toutes choses, avant ceux de l'humanité, avant ceux de la vérité. Vouloir lutter contre eux est du temps perdu. Il faut les laisser manœuvrer pour tâcher de ressaisir leur influence jusqu'au moment où, à force de marcher en sens inverse de l'humanité, ils auront achevé de se séparer d'elle.

(A suivre).

(Communication reçue au Groupe bisontin).

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

EXAMEN D'UN LIVRE NOUVEAU (1)

XV

J'en ai fini avec les faits de table parlante. Il me reste maintenant à faire remarquer au lecteur que M. Davis, ainsi que je l'ai dit dans la première partie de cette réfutation, ne manifeste pas, d'un bout à l'autre de son livre, le parti pris de nier la réalité de tous les phénomènes.

Les apparitions de « mains visibles par elles-mêmes ou visibles à l'aide de la lumière » ne sont pas, pour notre adversaire, le résultat de la supercherie. Tout ce que raconte M. W. Crookes à ce sujet, M. Davis le croit. Le savant anglais n'aurait été mystifié par le médium que dans le cas de *Katie King*. Il ne l'aurait pas été, par exemple, dans les faits suivants :

« ... Une charmante petite main s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur ; cette main apparut et disparut trois fois, me donnant la facilité de me convaincre qu'elle était aussi réelle que la mienne. Cela eut lieu avec la lumière, dans ma propre chambre, pendant que je tenais les pieds et les mains du médium. »

« Une autre fois, une petite main et un petit bras qui paraissaient appartenir à un enfant apparurent jouant sur une dame qui était assise près de moi : puis ils vinrent frapper mon bras et tirer mon habit à plusieurs reprises. »

« Une autre fois, un doigt et un pouce furent aperçus effeuillant une fleur que M. Home portait à la boutonnière, et posant chaque pétale en face de plusieurs personnes qui étaient auprès de lui. »

(1) Voir les *Revue*s des 15 décembre 1887, 15 janvier et 1^{er} février 1888.

M. Davis admet donc que ces faits, et plusieurs autres qu'il cite d'après William Crookes, sont vrais. «... Je n'ai pas, ajoute M. Davis, une objection à élever sur la matérialité des faits de cette première partie des travaux du savant. Toutes ses expériences ont eu lieu dans les meilleures conditions et avec toutes les précautions que l'habitude des méthodes scientifiques devait lui inspirer et entourées des témoignages — ceux de ses collègues la plupart du temps — les plus sérieux et les plus concluants ; et si toute créance devait être refusée en cette circonstance, il faudrait rejeter le témoignage des hommes dans toutes les circonstances où on est habitué à l'invoquer, car jamais faits n'en auront eu d'aussi honorables à leur appui. »

« Impossible de supposer l'hallucination. Ce pourrait être vrai pour un fait et une personne mais non pour une série d'expériences durant quatre années et un nombre aussi considérables de personnes qui y ont assisté. »

« La mauvaise foi serait une grossière injure dont la pensée ne pourrait même pas venir, quand il s'agit d'un William Crookes, l'honneur et la loyauté mêmes. »

« C'est en vain que l'on parcourt en tous sens le terrain des suppositions ; il est impossible de rencontrer une hypothèse raisonnable que l'on puisse opposer aux expériences du savant. »

Les phénomènes produits par le médium Slade, en présence du docteur Gibier (1), sont également considérée comme réels par M. Davis. « Chez M. Gibier, dit-il, les expériences avaient lieu en pleine lumière. Slade prenait deux ardoises encadrées de bois, plaçait sur l'une d'elles une petite touche de crayon de quelques millimètres, recouvrait cette ardoise par la seconde, et aussitôt on entendait le bruit du petit crayon, courant entre les deux ardoises et écrivant ; lorsque le grincement cessait, on enlevait l'ardoise supérieure, et la communication se trouvait écrite sur l'une d'elles. »

M. Davis donne le récit détaillé de l'une de ces expériences et il ajoute : «... Voici ce que j'appelle une expérience tout à fait scientifique et définitivement concluante.

« Je ne puis que répéter ce que j'ai dit à propos des premières expériences de William Crookes. Je crois aux phénomènes et n'en excepte que les apparitions d'esprits matérialisés, agissant, vivant, parlant, comme le premier venu, qui sont purement et simplement, je le prouverai, le résultat du charlatanisme. Je m'offre même à les reproduire dans les

(1) Voy. l'ouvrage du Dr Gibier : *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental*.

« mêmes conditions. Oui, je crois aux phénomènes émanés de la force
 « psychique, mais je n'admets pas que les prétendus esprits soient pour
 « quelque chose dans leur production. »

« ... En un mot, je suis arrivé à prouver scientifiquement que tous ces
 « phénomènes dépendent uniquement de la force psychique dirigée par
 « l'intelligence du médium ou par celle des assistants. »

XVI

J'ai montré, de mon côté, de quelle singulière façon M. Davis *prouve* que M. Crookes a été, dans les *apparitions de Katie King*, la dupe d'une mystification. Il est inutile de revenir sur ce sujet, le lecteur étant édifié sur l'*impartialité* avec laquelle notre adversaire a examiné la relation publiée par M. Crookes.

Quant au phénomène de la *table parlante*, on a vu aussi comment M. Davis l'explique. Sa théorie est, je le crois, suffisamment réfutée par les faits à l'aide desquels je lui ai répondu.

Restent les phénomènes de *formes lumineuses*, admis par lui comme vrais. Il vient de dire qu'il allait *prouver scientifiquement* que ces phénomènes ne sont pas produits par les *Esprits*, qu'ils émanent de la *force psychique* des médiums, ou de celle des personnes qui les entourent.

Eh bien ! j'ai beau chercher dans son livre, je n'y trouve pas la *preuve scientifique* annoncée. En effet, M. Davis se base sur ce fait qu'il est devenu médium et qu'il a pu influencer une table au point de lui faire dicter des communications émanant soit de sa pensée soit de la pensée des personnes présentes. C'est très bien ; mais j'ai cité des cas dans lesquels il était impossible d'admettre son système. Par conséquent la théorie spirite subsiste dans tout son entier.

M. Davis ne prouve donc pas scientifiquement que nous sommes dans l'erreur. Sa théorie de la table n'est pas une *preuve*, ce qu'il dit au sujet des autres phénomènes n'en est pas une non plus. Ce n'est qu'une *opinion*, pas autre chose, et cette opinion la voici :

« Nous avons dit vingt fois — déclare-t-il, à la fin de son livre — et nous
 « le rappelons en terminant : il y a dans l'homme un fluide spécial qui,
 « dans certaines conditions déterminées, et chez certains sujets où il s'accu-
 « mule plus facilement, parvient à produire des phénomènes de percussion,
 « d'élévation, de transport à distance et d'altération du poids des corps,
 « que l'on peut tous reproduire du reste par l'électricité et qui sont des
 « phénomènes purement naturels ; l'homme agit dans ce cas et comme
 « agent matériel de production de force et de transmission, ni plus ni moins
 « qu'une pile chargée de fluide, et comme intelligence directrice : voilà la

« vérité, tout ce qui est au-delà n'est que superstition, tromperie, illusion ou mensonge. Il est certain que le médium possède une force fluidique plus développée que chez les autres hommes, mais il est non moins certain que le commun des mortels peut arriver avec de la persévérance à accumuler une quantité suffisante de ce fluide nerveux, pour produire une partie de ces phénomènes. » Et M. Davis ajoute :

« Quel est ce fluide ? Quelle est la force qui en résulte ? Je ne sais, pas plus qu'on ne sait ce que sont l'électricité, le fluide magnétique, le son ou la lumière, mais il existe, c'est un fait qu'on ne peut plus nier aujourd'hui. »

« ... Tous les phénomènes attribués aux esprits sont des phénomènes purement naturels — dit-il encore — qui dépendent de l'organisation de l'homme et que la science a le devoir d'étudier. Ce ne sera qu'une branche de plus ajoutée aux sciences physiologiques. C'est ce que nous avons voulu prouver. »

En présence d'une preuve aussi peu claire, M. Davis me permettra de voir autre chose qu'un reflet de l'intelligence du médium dans les phénomènes que nous obtenons, et de ne pas prendre, par exemple, pour un double fluidique de la main d'un médium masculin, une main de fillette qui apparaîtra et flottera autour de ce médium. Il y a là, en effet, autre chose qu'un dégagement du fluide nerveux ou force psychique des vivants. Ce n'est pas la foi aveugle qui doit nous guider mais bien le raisonnement et le bon sens. Or, le bon sens nous rappelle que, bien des fois aussi, le phénomène ne se borne pas à se présenter sous la forme d'une apparition. Des communications l'accompagnent. Elles nous disent toujours que ce sont des êtres désincarnés qui se manifestent ainsi. Il est, en outre, arrivé souvent que des visages fluidiques, se montrant dans ces mêmes conditions, étaient reconnus pour des visages d'individus morts. En présence, par conséquent, de l'impuissance absolue dans laquelle se trouve la science de nous démontrer le contraire, nous persisterons à croire que ce phénomène ne peut être expliqué rationnellement que par les spirites.

Tout nous prouve qu'il n'y a pas là des créations fantastiques et mensongères, produites par une sorte de rêve extériorisé, que feraient les médiums ou ceux qui les entourent. Nous sommes en présence d'un fait brutal, réel, indiscutable, dont les sceptiques les plus endurcis admettent aujourd'hui la réalité matérielle. L'hypothèse la plus vraisemblable, la plus sérieuse, la plus conforme aux récits historiques anciens et modernes, est que nous avons affaire à des esprits désincarnés.

La force psychique des incarnés est en jeu, en effet, mais leurs intelligences ne la manipulent pas comme on le prétend ; ce sont des intelli-

gences extérieures qui s'en emparent ; ce sont aussi les visages fluidiques ou les mains fluidiques de ces intelligences qui se montrent, à l'aide de fluides de même nature empruntés aux vivants.

XVII

En finissant, j'ajouterai que M. Davis publie, dans son livre, le récit de mystifications auxquelles il se serait livré, en Amérique. alors qu'il cherchait à se rendre compte de la facilité avec laquelle on pouvait être faux médium. Qu'il me permette de lui dire qu'il a eu tort, dans le propre intérêt du système qu'il défend. Dire aux gens :

« J'ai essayé, moi aussi, de mystifier les autres et j'ai réussi ! » c'est montrer de la franchise ; mais, en parlant de la sorte, on s'expose à se faire prendre pour un farceur, d'un bout à l'autre de son œuvre. Ce n'est assurément pas ce que M. Davis a voulu.

Quant à moi, je suis loin de le considérer comme tel. Je répéterai seulement qu'il a écrit certains chapitres avec parti pris et partialité et certains autres comme un auteur ne connaissant qu'imparfaitement la question qu'il traite. Devenir, tout à la fois, médium sincère et faux médium, c'est sans aucun doute très original, c'est peut être très habile. Cela ne suffit pas cependant pour être en mesure d'ébranler une doctrine qui gagne du terrain, de jour en jour, malgré les attaques aussi partiales qu'incohérentes de ses adversaires.

ALEXANDRE VINCENT.

FAITS SPIRITES

Extraits de People from the other World. En anglais, par Henri S. Olcott.

(En vente Rue des Petits-Champs, 5.)

En parlant de la résidence des frères Eddy, médiums écossais, l'auteur dit : Nous avons eu ici, pendant une semaine, trois matérialistes ; un avocat, un artiste et un inventeur. En arrivant, ils étaient aussi forts de leurs arguments que s'ils venaient de lire Vogt, Moleschott ou Feuerbach, niant, comme dit Epes Sargent, toute évidence d'une nature psychique dans l'homme et semblant regarder comme une insulte d'être supposés doués d'âmes immortelles.

Mais quand ces hommes intelligents, assistant chaque soir aux séances, virent un groupe de douze esprits paraître devant eux et témoigner leur joie en se voyant reconnus de leurs amis, lorsqu'ils les entendirent parler à voix haute et intelligible, leur surprise fut plaisante à voir.

Le plus jeune d'entre eux, l'inventeur, reconnut plusieurs membres de sa famille et fut amené par ce fait à la croyance spirite.

L'avocat, homme d'une grande valeur intellectuelle et morale, nous quitta

hésitant entre la foi et l'incrédulité, n'osant plus émettre une opinion personnelle.

L'artiste, depuis ce temps, est de même pensif et indécis à ce sujet.

Retenus dans les entraves d'un long scepticisme, incapable de s'élancer dans l'océan ouvert devant eux, leur légère embarcation sentit l'écueil et les retint submergés dans un abîme sans issue.

Les manifestations obtenues par la famille Eddy sont de plusieurs sortes. Souvent un esprit s'est montré à un malade, ou mourant, et quelquefois à tous ceux qui l'assistaient, venant comme précurseur d'une prochaine catastrophe.

D'autres fois, les conditions matérielles de ces apparitions ont été telles que chacun dans la maison a pu les apercevoir.

Un soir d'hiver, la famille étant réunie, ils entendirent tous le bruit d'une voiture venant rapidement sur la route au nord du village.

Une épaisse couche de neige couvrant le sol aurait dû amortir le bruit des roues et cette circonstance leur parut si étrange qu'ils allèrent tous regarder à la fenêtre. Ils virent un carrosse découvert et de forme antique traîné par une paire de chevaux blancs qui portaient des plumes à leur tête. L'équipage tourna rapidement dans la cour et s'arrêta.

La pleine lune se reflétant sur la neige nouvellement tombée éclairait tous les objets environnants.

Sur le coussin du fond se tenait une dame âgée vêtue d'un riche costume écossais. Elle les regarda avec bonté et salua sans rien dire. Le siège était occupé par un cocher portant une cocarde à son chapeau ; un grand manteau de fourrure l'enveloppait.

Chaque boucle et ornement des harnais, chaque dessin des panneaux du carrosse était vivement éclairé par le reflet de la lune.

La famille, avec la timidité propre aux gens de la campagne, ne disait rien, attendant que la dame exprimât ses désirs. Aucun d'eux ne doutait de la réalité de ce qu'il voyait, et même le père s'avança vers la porte, se tenant prêt à obéir au premier signe de la nocturne voyageuse.

Mais, tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, la dame et son équipage disparurent peu à peu ; la haie du jardin, de même que les objets précédemment cachés par les chevaux et la voiture redevinrent visibles et l'équipage entier disparut, laissant les spectateurs frappés d'étonnement.

Le père s'écria en fureur que sa femme et sa belle-mère s'étaient sans doute livrées à quelques-unes de leurs diaboliques sorcelleries ; mais celles-ci soutinrent le contraire, ajoutant que cette apparition était un présage assuré de la mort d'un membre de la famille.

Les enfants, alors âgés de dix et douze ans, prirent une lanterne et cher-

chèrent sur la route et dans la cour les traces des roues du carrosse, mais leurs recherches furent infructueuses. Tout s'était évanoui sans laisser le plus léger vestige sur la neige.

Deux mois plus tard, la grand'mère mourut.

Un Allemand, M. Max Lenzberg, professeur de musique à Hartford, se trouvait à Chitendon avec sa femme et sa fille. A la prière de M. Eddy, il joua de la flûte durant une séance ; il occupait une chaise devant le premier rang de spectateurs, à quelques pieds du cabinet.

Après la disparition de M. Brown, le rideau se leva de nouveau et nous vîmes paraître deux enfants. L'un était un bébé d'un an environ, l'autre, une petite fille paraissant être dans sa douzième année.

Derrière ces enfants on pouvait voir, mais très indistinctement, l'ombre d'une femme âgée tenant le rideau de la main gauche et soutenant l'enfant de l'autre main. Madame Lenzberg crut reconnaître ses enfants décédés et, d'une voix caressante, leur demanda en allemand s'ils vivaient réellement encore. Immédiatement on entendit plusieurs coups affirmatifs et la petite Léna, attirée par un pouvoir irrésistible, s'avança vers les enfants qui se tenaient au bord de l'ombre du cabinet. Elle regarda un moment en silence, puis s'écria joyeusement : Oui, vous êtes mes petites sœurs. N'est-ce pas ?

De nouveaux coups furent frappés et les enfants s'agitèrent élevant leurs bras vers elle comme pour exprimer le plaisir qu'ils ressentaient de cette heureuse réunion.

A une autre séance, quatorze personnes étaient présentes et neuf esprits apparurent. D'abord William Brown qui adressa quelques mots à son fils ; puis une dame nommée Marie-Anne Clarke, vêtue de noir, ensuite madame Griswold, assassinée à Vermont peu de temps auparavant et qui, à l'occasion de sa première visite au groupe, donna tous les détails du meurtre à un de ses anciens amis, M. Wilkins, présent à la séance. Enfin parut madame Eddy elle-même, mère des médiums. Elle se tint silencieuse et, sans bouger, regardait l'artiste et moi assis l'un près de l'autre.

Elle salua et se retira ; puis comme, peu satisfaits, nous échangeions un regard, elle reparut bientôt en disant :

— Mort, où est ton aiguillon ? où est ta victoire ?

Elle parlait si haut qu'elle eût pu être entendue du plus nombreux auditoire de New-York.

Ma surprise fut si grande en entendant sa voix que je tressaillis, fixant mes yeux sur elle comme je ne l'avais fait auparavant sur aucun orateur.

Elle était grande et forte, sa figure était exactement semblable au portrait donné dans le chapitre précédent.

Elle portait un corsage blanc et une jupe sombre. J'aperçus les boucles

de sa chevelure en la regardant de profil, tandis qu'elle tournait la tête en parlant.

Elle dit, s'adressant à moi :

« Vos écrits sont l'expression de la vérité, soyez assuré qu'elle prévaudra bientôt. »

« Des milliers d'esprits sont témoins de vos luttres et vous souhaitent le secours du Très-Haut. Ils voient la marche rapide du progrès sur la terre, leur foule innombrable vous entoure et vous aide. Continuez, mon ami, quand vous viendrez vers nous, nous vous accueillerons avec gratitude pour avoir osé dire et propager la vérité. »

« Je vous remercie de votre bonté envers mes enfants qui ont si longtemps souffert pour la bonne cause. »

Il est inutile d'ajouter que je n'eus pas besoin de sténographier pour fixer dans ma mémoire cet étonnant discours dont je n'ai rapporté qu'un fragment.

Madame Eddy parla aussi de ses souffrances et épreuves terrestres et accusa avec amertume ceux qui tourmentent et persécutent les médiums, faisant allusion aux tortures infligées à ses propres enfants.

Ses remarques montraient la profonde et ineffaçable impression faite sur son âme par les mauvais traitements qu'elle eut à supporter pendant sa vie, et ce cas offre un sujet de considérations sérieuses pour les psychologues.

Comme la question d'identité personnelle est de la plus grande importance dans un cas de cette sorte, je dois faire remarquer ici que cette dame fut reconnue par plusieurs de ses anciennes connaissances présentes à la séance, et qu'il se joignirent à deux de ses enfants pour la féliciter.

Je l'avais déjà vue et j'avais entendu plusieurs de ses discours ; dans l'un d'eux elle disait : « Je suis la mère de ces médiums, je veux que l'on sache bien qu'il n'y a ici ni fraude, ni mensonge, mais une réelle exhibition de l'existence et du pouvoir spirites. C'est pourquoi je reviens sur la scène de mes souffrances terrestres. »

Le neuf octobre, s'adressant à moi et mentionnant un entretien que j'avais eu le jour même, avec un artiste au sujet des illustrations de mon livre, elle me suggéra la scène de son lit de mort où ses enfants désincarnés s'étaient matérialisés pour se joindre à leurs frères et sœurs tandis qu'elle s'éteignait entre leurs bras.

Un soir, une charmante jeune femme parut portant un petit enfant entre ses bras. Elle fut reconnue par sa sœur comme étant Mme Joséphine Dow, morte vingt-quatre ans auparavant dans sa dix-neuvième année. Sa robe était blanche et flottante, retenue à la taille par une cordelière. Ses

cheveux tombaient en lourdes masses sur ses épaules; elle se tenait devant nous caressant le bébé, et je crois n'avoir jamais vu un plus ravissant tableau.

Comme elle se retirait, nous entendîmes la voix de Mme Eaton, dire : Monsieur Olcott, ceci est le sujet que nous avons choisi pour le dessin de l'artiste, la jeune femme va revenir sans l'enfant et M. Kappes pourra la regarder plus longtemps. En effet, elle reparut seule et se tint à droite du rideau : un de ses bras était replié contre sa poitrine, l'autre pendait à son côté, ses yeux étaient fixés sur l'artiste. Mme Eaton nous dit que l'esprit revenait seul parce qu'il fallait une très grande force pour matérialiser l'enfant et qu'elle était trop faible pour nous le montrer plus de quelques instants.

Blake, le peintre irlandais, avait coutume de voir les esprits poser devant lui lorsqu'il était seul dans son atelier, mais personne auparavant n'avait jamais vu un esprit poser devant un groupe de quinze spectateurs.

A une séance composée de dix-huit dames et messieurs, des fruits de toutes sortes furent apportés.

Un des témoins nous dit : Par des coups frappés sur la table, les esprits me demandèrent quel fruit je désirais, et je souhaitai une banane qu'ils me promirent.

Puis ils ajoutèrent : Vous pouvez tous demander ce que vous préférez; aussitôt chacun exprima son désir. Si quelques-uns ne reçurent pas ce qu'ils voulaient, la plupart d'entre nous virent leurs souhaits exaucés. Les fruits nous parvinrent dans le même ordre qu'ils avaient été nommés.

Une dame ayant dit : Pourquoi ne pas demander des légumes, un oignon par exemple; immédiatement un oignon lui fut apporté.

Nous reçûmes ainsi : une banane, deux oranges, une grappe de raisin blanc et une de raisin noir, trois figues, deux pommes, un oignon, une pêche, des amandes, des dattes, des poires.

M. Damiani atteste que pendant plusieurs séances tenues dans des chambres dont les portes et fenêtres étaient hermétiquement fermées, des fleurs fraîchement cueillies furent apportées de la même façon.

Le dessin représentant un esprit filant au rouet rappelle l'histoire d'une curieuse expérience qui me fut attestée par chacun des membres de la famille.

Mme Macomb revint filer au rouet après sa mort et pendant plusieurs années dans une chambre au nord de la maison au second étage.

Quatre des enfants couchaient dans cette pièce et le rouet était placé derrière la porte dans le coin sud-est de la chambre.

Ils furent d'abord grandement surpris d'entendre le bruit de la roue sans

voir personne; mais bientôt ils se familiarisèrent avec ce fait étrange jusqu'à ce qu'enfin, pour s'assurer si leur grand'mère les éveillerait, ils placèrent une petite sonnette sur la roue.

Le phénomène qui les avait d'abord effrayés au point de leur faire cacher leur petite tête sous la couverture devint pour eux une distraction de chaque nuit.

Après quelque temps l'esprit se matérialisa, d'abord faiblement, puis, peu à peu, devenant semblable à ce qu'était Mme Macomb pendant sa vie.

Note du Traducteur : Que dit, que prétend aujourd'hui le *colonel Olcott* devenu théosophe bouddhiste; il affirme que ces apparitions ne sont que des loques, un misérable résidu de ce qui fut un esprit, ce qui démontre évidemment que cet homme vaillant s'est fait de nouvelles et étranges idées sur la matérialisation des esprits. Est-ce un progrès? Chi lo sa?

LA FAMILLE DE L'USINE

Nous lisons dans le journal *Paris* :

« Paraît qu'on va débaucher », a dit un de l'usine, connu pour être bien dans les papiers du patron. Et le spectre du chômage,] à cette nouvelle, s'est dressé. Chacun a demandé, anxieux : « Sais-tu combien on en saquera? » La moitié, peut-être. La moitié de l'usine, d'un coup sur le pavé, au beau milieu de l'hiver. On turbinait, on était heureux, on mangeait du pain; et voilà qu'allait falloir encore une fois se serrer la ceinture, s'en-croûter dans des dettes jusqu'au cou, se faire humble et mendiant avec le propriétaire, voir la femme pleurer et les gosses crier la faim.

L'exécution a eu lieu. On a remercié les derniers venus et quelques anciens aussi. On leur a dit, histoire de les consoler : « Sitôt qu'il y aura de l'ouvrage on pensera à vous. » Ils ont ramassé leur dernière paie, maigre butin pour une longue traversée, et le cœur gros, résignés, ils ont salué et sont sortis effrayants dans leur mulot.

À la porte, on s'est retrouvé. Les chanceux, les restants ont voulu témoigner leurs regrets aux copains perdus, leur serrer la main, leur payer un verre, et chercher voir s'il n'y aurait pas des ateliers où il y aurait moyen d'embaucher. En général, tant c'est la coutume, l'ouvrier subit ces chocs si durs sans révolte. On travaille aujourd'hui, demain on ne travaille plus; c'est triste, mais c'est comme ça. Cependant, bon Dieu, ce n'est pas drôle la misère, et toujours manger de la vache enragée, à la fin, ça lasse. La souffrance aigrit et rend injuste; dans le nombre des victimes du chômage, il

y en a tout de même qui n'acceptent point leur lot fatal avec une absolue résignation. Ils n'accusent pas seulement le mauvais état des affaires, ils accusent les patrons ; ils voient dans cette subite mise à pied un système d'exaspération ; ils parlent de complots, d'on ne sait quoi d'un vague épouvantable ; ils se grisent de colères sans but et de haines recuites ; ils échauffent les imaginations moins ardentes des autres compagnons : « Mais, fichue bête, tu ne comprends donc pas leur plan..., c'est pourtant bien clair..., écoute... » Et c'est le défilé des accusations naïves tant de fois portées. Les têtes se montent ; on gronde. Et cela fait à la porte de l'usine une petite émeute qui se dissipe toute seule, comme celle dont les journaux nous entretenaient cette semaine.

Deux passants qui n'étaient point des ouvriers traversaient ces groupes courroucés. Spectateurs de ce drame de l'usine, ils en vinrent, tout naturellement, à parler de l'antagonisme qui règne entre celui qui travaille et celui qui fait travailler.

— C'est une fatalité, dit l'un, il en sera, sans doute, toujours ainsi. Je m'explique que l'usinier renvoie les ouvriers dont il n'a plus que faire et j'exécuse les ouvriers qui se plaignent d'être mis à la porte. Pour éviter ces terribles conflits on songe à marier le capital et le travail, mariage de raison...

— ... D'inclination...

— ... De raison, je maintiens mon mot, mais on aura marié, avant, le grand Turc avec la République de Venise.

— Croyez-vous ? reprit l'autre, un bourgeois aussi. Notre organisation sociale si défectueuse serait donc de toute éternité ? Pour panser les plaies des humbles nous n'aurons jamais d'autres baume que la platonique constatation de l'irréremédiable. On dira : « Oh ! la terrible misère ! » et l'on n'exigera pas plus de son devoir que cette exclamation trahissant un cœur sensible et bon et en même temps un esprit lâchement routinier. A tous les projets de réforme, à toutes les tentatives de rapprochement entre celui qui possède et celui qui ne possède point, par paresse de secouer les préjugés, on répondra : Utopie !

« Et pourtant que ce serait beau le travail et le capital formant une association, une famille. On pourrait l'expérimenter en petit. Comme, jadis, autour de l'église se groupait le village, la famille se grouperait autour de l'usine. Elle serait située en plein champ, pour que l'air passât largement dans les poumons de ces hommes qui peinent à la tâche rude. On vivrait côte à côte, et cependant chez soi. Des magasins coopératifs pourvoiraient à l'alimentation. Il ne faudrait point que ce groupe éveillât l'idée d'une prison ou d'une caserne ; il n'y aurait point de portes aux entrées principales ; tout

au moins il n'y aurait pas de serrures aux portes. Pas de concierge, pas de gardien ; chacun entrerait et sortirait à sa guise. Nulle part l'ombre d'une conquête. A ce centre familial, il faudrait des squares élégants, des promenades spacieuses, des bains et des lavoirs. Et comme on a besoin de se détendre l'esprit après un labeur acharné, il y aurait un théâtre.

« L'ouvrier a des petits : pour eux seraient installés la nourricerie et l'asile ; pour l'adolescent, l'école mutuelle. Enfin, il est juste que celui-là meure en repos qui a donné au travail ses forces pendant l'âge mûr ; il y aurait un pavillon de retraite pour les vieillards. »

Son ami l'arrêta. Et le regardant avec une tendresse où perçait la pitié. « O rêveur ! ô poète ! » lui dit-il.

Cependant, ce poète ne chevauchait pas la chimère, ce rêveur ne rêvait point. Il était en pleine réalité. Cette association idéale dont il parlait existe, ce coin heureux, souriant, enchanté, où l'on ne connaît point les révoltes du chômage à la porte de l'usine, existe ; cette manufacture qui se prolonge pour les siens en maisons décentes et saines, en larges avenues, en squares, en nourricerie, en asile, en écoles, en théâtres, en maison de retraite, existe ; cette communauté ouvrière placée sous l'invocation du travail, où la liberté de chacun ne lèse point la liberté de tous, où l'on se coudoie sans se gêner, où l'on est à la fois associé et indépendant, existe : c'est le familistère de Guise, en deuil, depuis hier, de son généreux fondateur, M. André Godin.

Nous enterrons avec assez d'apparat des personnalités qui n'ont eu pour elles que d'être tapageuses, pour ne point laisser partir sans adieu ce brave homme, cet utile citoyen, ce grand cœur.

Le télégraphe a bien voulu nous apprendre sa mort, car il fut député de l'Aisne. C'est son principal titre aux yeux de la foule ; il en a d'autres à notre admiration. Et c'est bien le moins que notre gratitude les énumère sur sa tombe à peine fermée,

Jean-Baptiste-André Godin apprit de son père l'état de serrurier. Nature intelligente, éveillée, ayant l'instinct des affaires, il fonda dans le pays une industrie nouvelle, celle des appareils de chauffage en fonte de fer. Il l'installa à Guise en 1846. L'entreprise prospéra ; son développement devint si considérable que Godin, l'ancien ouvrier serrurier, devint l'un des plus riches industriels de France.

Il aurait pu se contenter pour tout socialisme de se montrer, dans les relations avec ses auxiliaires, serviable et bon, et jouir en parvenu de sa fortune laborieusement acquise. Il aurait pu être le maître de forges du roman contemporain qui s'est substitué aux financiers de l'ancien régime, épouser quelque fille de la noblesse, se répandre dans la société parisienne, donner des fêtes dont on eût parlé, se montrer à l'Opéra, ou, tout au moins,

s'associer à ces entreprises à flâfa qui rapportent tant d'honneurs au pluriel. C'est la voie communément suivie ; il la dédaigna.

Tout jeune, il avait écouté les leçons du Père Enfantin ; la poésie de Fourier l'avait enthousiasmé ; il avait souhaité bonne chance à Cabet allant créer — avec quel insuccès ! — un monde nouveau sur une terre vierge ; il n'avait pas été insensible aux sévères enseignements d'Auguste Comte, et dans Proudhon raillé, il avait reconnu un prophète. Il rêva d'associer, sans exception, ses auxiliaires à sa fortune. Le capital et le travail étaient en lutte. C'était un malentendu qu'il ferait cesser. Et il créa la famille et l'usine ; C'était le phalanstère corrigé, agrandi. Il le nomma d'un terme inconnu, obscur, mais qui dit bien tout de même ce qu'il veut dire : le *familistère*.

Nul n'a marchandé les éloges à Mme Boucicaut, abandonnant ses millions à ceux avec l'aide desquels elle les avait ramassés. On alla jusqu'à proposer d'élever, par souscription publique, une statue à la bienfaitrice de tant de bonnes œuvres. Certes, ce qu'elle a fait est beau et mérite une place à part dans les annales du bien. Mais c'est encore moins du socialisme que de la charité. Ce qu'elle a fait, sous forme d'intelligente aumône, à sa mort, M. Godin l'a fait toute sa vie en vertu d'un principe, principe élevé auquel l'avenir est acquis.

Dès que l'heureux millionnaire de Guise fut en état de le pouvoir sans risque, il se proposa l'association complète du travail et du capital et le rachat continu de l'usine par les ouvriers, au moyen de dividendes attribués au travail. Il transforma son industrie en commandite simple, composée de 1,022 personnes, ses ouvriers.

Le familistère, les usines de Guise et de Laeken, avec leurs dépendances, matériel, modèles et brevets, représentant environ une somme de 2 millions ; plus 10 millions de produits ouvrés, 356.000 francs en espèces ; enfin un capital total de 4,600,000 francs.

C'était son apport à lui.

Ses associés apportaient leur valeur personnelle et morale.

Le fonctionnement ingénieux de cette usine pourrait servir de modèle à tout un peuple.

Coopération, association, rémunération du capital, participation aux bénéfices : ce sont là des expressions qui sonnent encore d'une façon barbare aux oreilles de bien des gens. La vieille société mystico-politique nous avait accoutumés à des formules plus caressantes, mais infiniment moins précises. Charité, Pitié, Aumône, Bienfaisance, Assistance : Ce sont les mots anciens. Les mots nouveaux qui les remplacent les contiennent.

GEORGES MONTORGUEIL.

Nota : Bravo, c'est bien dit et noblement pensé.

DISCOURS DE M. GAILLARD, *député* : Au nom de l'Extrême-Gauche de la Chambre des députés, j'ai le devoir de dire les regrets que nous inspire la disparition du grand homme de bien qui fut Godin.

Son nom est honoré à la Chambre bien qu'il eût cessé de participer depuis plusieurs années aux travaux parlementaires. Il est bon que, de temps en temps, des hommes comme lui viennent se mêler aux représentants du peuple pour que la nation ait confiance dans le bon vouloir de ses députés. Certaines idées des plus fécondes agitées au parlement sont sorties de son cerveau et de son cœur. Un projet de loi, uniquement inspiré par Godin et déposé sous la Chambre précédente vient, par exemple, d'être repris par notre ami Barodet.

Ah ! si on mesurait un homme à la hauteur de ses idées, comme Godin paraîtrait grand ! Un orateur sacré a dit que chaque homme a une mesure égale dans la tombe. C'est vrai pour le corps ; mais si nous ne contemplons que l'âme et l'esprit, Godin apparaît comme un homme dont les pieds touchent la terre et dont le cerveau atteint non pas même ces brumes grises qui cachent le soleil, mais plus haut encore, ces régions de lumière où planent la justice et la vérité.

Godin, Messieurs, était de ceux qui voient, qui devinent l'avenir, qui savent que bien du mal disparaîtra de la terre, que les jeux sanglants de la violence auront un terme, qu'on arrivera à les éliminer, non seulement des rapports des hommes entre eux, mais des rapports des nations entre elles et que les conflits seront tranchés un jour par l'arbitrage, par la justice. Godin servait avec un zèle incessant, par l'exemple, le journal et la conférence, cette noble cause, et en cela il servait son pays et l'humanité.

Ces idées sont généralement raillées par les dirigeants et par la presse. Si celle-ci approfondissait cette grave question, elle ne plaisanterait pas, j'en suis sûr, ceux qui consacrent leur vie à faire la guerre à la guerre !

A l'étranger, un effort immense est fait, en faveur non pas de la fédération, mais de l'arbitrage. Des professeurs illustres d'Edimbourg et de Moscou viennent précisément de faire paraître sur cette question de retentissants ouvrages.

Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'en demandant le désarmement nous prêchons l'énervement des bras et des cœurs. Non pas ! car nous savons que l'Europe n'est pas un atelier, mais un camp et qu'elle peut devenir d'un jour à l'autre un champ de bataille. Nous voulons que la patrie soit forte, mais nous voulons aussi préparer l'avènement de la justice par l'arbitrage.

C'est à cette œuvre généreuse qu'a travaillé Godin, — et s'il sait que je la rappelle et la préconise devant sa tombe, il ne peut qu'approuver et se réjouir.

Il était bon que cette œuvre modeste fût louée en même temps que l'œuvre grande et sacrée du Familistère. Godin nous a laissé un admirable exemple : peu d'hommes méritent d'être autant vénérés et autant pleurés que lui. (Applaudissements).

DISCOURS DE M. DOYEN, administrateur gérant du journal le Devoir :

Citoyennes, citoyens, il ne me reste que bien peu de chose à dire après les éloquentes discours que vous venez d'entendre ; l'émotion profonde que je ressens jointe à mon manque d'expérience dans l'art d'exprimer ma pensée feront peut-être défaillir mon courage, mais l'importance du devoir qui m'incombe soutiendra ma volonté, je l'espère, pour vous faire connaître notre éminent bienfaiteur M. Godin, comme penseur et surtout comme philosophe spiritualiste.

Godin, dès sa jeunesse, fut un chercheur, un penseur infatigable. Vivant dans le monde des effets, comme il le disait, il voulut de bonne heure connaître le monde des causes. Il étudia avec la fermeté, la passion, l'énergie qu'il mettait dans tous ses travaux, les œuvres des hommes célèbres qui se sont occupés de ces questions abstraites : Swedemborg, l'illustre voyant était son auteur préféré ; André Pezanni, Jean Raynaud, Allan Kardec, Flammarion, furent lus et commentés par lui. Nous n'hésitons pas à dire ici qu'il puisa dans ces études sérieuses un profond amour de l'humanité. Dès lors le principal but de sa vie était découvert : on vient de vous dire avec quel succès il a pu l'atteindre.

Il eut à soutenir contre le mauvais vouloir des uns et l'égoïsme des autres des luttes terribles. Il eut à combattre comme tous les novateurs toutes les réactions coalisées contre son œuvre ; il triompha de tous ces obstacles, surtout en s'inspirant des principes de morale supérieure qui découlent naturellement des études philosophiques et religieuses auxquelles ils s'adonnaient avec un grand nombre d'hommes d'élite de son siècle, parmi lesquels je citerai seulement notre grand poète national Victor Hugo.

Godin croyait à l'existence du *Grand inconnu* que nous appelons Dieu ! Ses longues et fortes études métaphysiques lui avaient permis d'affirmer, dans les remarquables ouvrages qu'il a publiés, dans les conférences si intéressantes qu'il nous faisait et jusque dans ses actes, l'existence des deux principes ou plutôt d'une même substance universelle à différents degrés de matérialisation.

Il croyait avec la plupart des philosophes de tous les âges de l'humanité et de toutes les contrées de la terre que la nature est triple dans ses manifestations, que la matière éternelle qui remplit l'immensité se trouve dans deux

états différents : l'état actif et l'état passif, lesquels par leur union produisent l'état neutre, le ternaïre qui est la loi suprême de l'univers.

Ce corps fluïdique qui sert d'enveloppe à notre *moi* intellectuel et que les kabalistes appelaient le corps astral, saint Paul le corps spirituel, les spirites le périsprit, Godin le nommait la *substance* : le principe actuel qui anime et vivifie tout dans l'univers était nommé par lui la *vie*.

Il travailla avec ardeur au développement intellectuel et moral de ses collaborateurs de l'humanité ; c'est l'œuvre qu'il s'imposait, qu'il accomplit en partie, fortement aidé par la femme à l'intelligence supérieure, aux idées larges et généreuses, qui porte son nom.

Il résumait ainsi ses aspirations : « Faire de l'existence humaine le premier objet de l'attention sociale, aimer, vénérer, respecter, servir l'existence humaine, la protéger au dessus de toute chose. Dans l'individu, dans la famille et dans la société. »

Disciple de l'illustre Fourier, il créa le Familistère, et quand la loi le lui permit, il fonda l'association pour faire régner l'aisance et la fraternité entre les travailleurs des usines qu'il a créées, laissant au monde un essai sérieux de socialisme pratique. Sachant que l'ignorance est le plus grand ennemi du progrès, il se voua surtout à la propagation de l'instruction.

Il croyait, comme nous, que le miracle ne peut exister, que les phénomènes réputés extraordinaires sont le résultat d'une loi immuable et éternelle, encore imparfaitement connue.

Il savait et enseignait que, dans la nature, rien ne meurt, mais que tout se transforme sans cesse pour progresser toujours ; la mort, c'est un mot, disait-il.

Intelligence supérieure il était initié à toutes les sciences dont la connaissance permet à l'homme de soulever un coin du voile épais qui nous cache l'auguste vérité.

A l'aide de méthodes et de procédés que la science psychologique met aux mains du chercheur de bonne foi, il avait porté ses regards émerveillés sur les splendeurs du monde spirituel ; il y découvrit des horizons nouveaux, pleins de lumineuses clartés.

Oui, Godin, le grand chercheur, le grand semeur d'idées dignes de sa haute intelligence, a voulu savoir d'où nous venons et où nous allons ; il a su, pour avoir étudié avec méthode et intelligence.

Il connaissait depuis longtemps cette force merveilleuse et bienfaisante, niée par la science, acclamée aujourd'hui par cette dernière, je veux parler du magnétisme dont elle a changé le nom par celui d'hypnotisme, désirant sauvegarder l'amour-propre de l'Académie de médecine.

Oui, Godin, notre cher et vénéré fondateur fut, en socialisme, comme en

philosophie, en industrie comme en politique, toujours à l'avant-garde de son époque; nous n'hésitons pas à le dire, sa trace est bien vivante au XIX^e siècle.

Son intelligence étant trop au-dessus de certains pygmées, ces derniers ne pouvaient le comprendre. La postérité, le justifiant des calomnies dont ses ennemis l'ont abreuvé, honorera la mémoire de celui qui, le premier, édifia des palais pour loger la classe la plus nombreuse, la plus digne d'intérêt, celle des travailleurs infatigables qui produisent la richesse. M. Godin a le mérite d'avoir résolu le difficile problème de l'accord du capital et du travail.

Rejetant le fanatisme des sectes qui se croient en possession de la vérité, il pensait que toutes les croyances ont eu leur raison d'être et leur utilité, toutes marchant au même but par des voies différentes. Les matérialistes n'ont vu qu'un côté de la nature et leurs observations sont justes. Les spiritualistes ont contemplé l'autre face et leurs déductions sont rationnelles.

La vérité, disait-il, se trouve dans la réunion des observations faites par les uns et par les autres; ce sont les différents aspects d'une seule et même vérité.

Au nom de la société spirite du Familistère dont il fut le président, je salue l'esprit supérieur qui vient d'entrer dans la lumière; je glorifie l'habitant des mondes éthérés et je dis au revoir au philosophe éminent, au grand penseur que, par de longues années de collaboration, nous avons appris à connaître et à respecter.

Oui, M. Godin, nous vous retrouverons dans la vie spirituelle qui a deux phases, l'une sur la terre, l'autre dans l'erraticité; aussi nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir sur cette terre ou sur un globe plus parfait; à bientôt, M. Godin!

Note de la rédaction : Nous avons lu, avec une satisfaction sans réserve, ce qui suit dans le journal le *Devoir* du 5 février 1888 :

« A NOS LECTEURS ET AUX AMIS DU FONDATEUR DU FAMILISTÈRE :
A l'annonce du cruel événement qui enlevait à notre association son fondateur, au *Devoir* son directeur et à moi, personnellement, l'âme par laquelle la mienne semblait vivre, de toutes parts sont arrivés ici les témoignages de la plus vive sympathie, de la plus profonde vénération pour l'homme illustre enlevé à notre tendresse.

Absorbée durant les premiers temps, et par la douleur et par les préoccupations urgentes qu'un tel événement comporte, c'est seulement aujourd'hui que je puis offrir ici à tous ceux dont j'ai reçu ces témoignages les

sentiments de la plus vive gratitude et de la plus profonde reconnaissance.

Beaucoup de ses amis se sont préoccupés de la transmission des pouvoirs dans l'association et du sort réservé au *Devoir* par la disparition de M. Godin. En ce qui concerne l'association, ils trouveront réponse dans le présent numéro, au compte rendu de l'assemblée générale extraordinaire, qui vient de nommer son administrateur gérant.

Quant au *Devoir*, j'en continuerai la direction. Le concours dévoué de M. Rouanet, notre rédacteur actuel, me facilitera cette tâche, j'en suis convaincue. Plus que jamais, il s'inspirera de l'esprit théorique et éminemment pratique qui distinguait M. Godin dans ses propositions de réforme sociale; et les lecteurs du *Devoir* auront la satisfaction de retrouver un fidèle écho de la parole qu'ils aimaient à entendre.

Du reste, la voix de M. Godin ne sera pas muette pour les lecteurs du *Devoir*. Les nombreux manuscrits laissés par le fondateur du Familistère seront une mine où nous puiserons des articles sur les questions les plus diverses.

Mais ce qu'il m'importe surtout de déclarer aujourd'hui à nos amis et lecteurs, à tous ceux qui se tiennent au courant des faits intéressant le progrès social, et surtout à ceux qui attendaient avec impatience la publication du nouvel ouvrage annoncé par mon mari — ouvrage dont le *Devoir* a publié des extraits dans ses numéros des 20 et 27 novembre; 4, 11 et 18 décembre derniers; — c'est que, dans la mesure du possible et avec un respect religieux, je consacrerai mes efforts à l'achèvement de cette œuvre presque complète aujourd'hui. Mon mari y travaillait, en effet, avec un attachement inexprimable, comme si, hélas! il eût pressenti que la plume lui tomberait des mains avant d'avoir pu reviser l'ensemble de ce volume.

Je ne me dissimule pas combien ardue est la tâche qui m'incombe pour faire revivre sa pensée, mais les lecteurs, ses amis, peuvent être assurés que rien ne sera négligé par moi, mon effort le plus constant devant être de recueillir tout ce que cette vaste et haute intelligence a laissé, afin qu'après comme avant, l'humanité le bénisse de ses bienfaits.

En attendant, que tous ceux qu'il aimait et qui de toutes parts m'ont adressé le témoignage de leur douleur et de leurs regrets — que tous reçoivent ici le tribut de ma gratitude sincère. Leurs condoléances auxquelles je n'ai pu répondre m'ont été douces et fortifiantes; puissent-ils m'accompagner de leurs encouragements dans l'œuvre qui me reste à accomplir, consacrée à l'achèvement du travail de vie et de régénération de celui qui n'est plus parmi nous! »

V^e GODIN.

NATRE. *Nomination d'un administrateur-gérant* : L'assemblée générale des Associés, dans sa réunion extraordinaire du 29 janvier dernier, a élu au scrutin secret, à la majorité de 86 voix sur 90 associés inscrits présentement au livre d'ordre, Madame veuve Godin, en qualité d'Administrateur-Gérant, en remplacement de son mari.

La Société du Familistère reste donc constituée sous le nom de son Fondateur, la nouvelle raison sociale étant : V^e GOBIN et Compagnie.

Madame Godin, dans le discours d'acceptation qu'elle a prononcé après sa nomination, s'est appliquée à dégager les motifs conservateurs de l'ordre, de la paix, de la concorde et du travail qui ont concouru à son élection ; elle a fait voir ensuite à tous les conseillers de Gérance, surtout aux plus anciens, aux plus expérimentés, quelle part ils allaient, pour la seconder, devoir prendre à la Gérance.

Enfin elle a indiqué la marche que suivrait dorénavant la transmission des pouvoirs dans l'association.

« Jamais plus », a-t-elle dit, « il n'y aura de vacance de pouvoir dans notre société. Constamment, grâce aux mesures protectrices prévues aux statuts par notre vénéré et bien-aimé Fondateur, vous aurez en face de vous un Administrateur-Gérant et un Gérant désigné, tout prêt à saisir le pouvoir en cas de décès, démission ou révocation de l'Administrateur-Gérant. »

Telles sont, en effet, les dispositions statutaires ; aussi, le Conseil de Gérance a-t-il procédé, dans sa réunion de mardi dernier, à la nomination du Gérant désigné, dont le choix sera soumis le dimanche 12 février à la ratification d'une nouvelle Assemblée générale.

Nous ne doutons pas que le Conseiller désigné par le Conseil, M. Dequenue François-Charles, un des principaux et des plus anciens chefs de services puisqu'il compte 25 ans dans l'établissement, n'obtienne la grande majorité si ce n'est l'unanimité des voix à l'assemblée générale ; et nous félicitons vivement les Associés de la remarquable et prévoyante ligne de conduite qu'ils ont tenue en ces graves circonstances.

MANIFESTATION D'UNE PERSONNALITÉ

(Tiré de la revue Philosophie générale des étudiants Swedemborgiens, janvier 1888.)

Nous avons prié M. Lovatelli de vouloir bien nous transmettre, par écrit, les détails d'une séance qui eut lieu chez lui, et qui continue d'offrir à nos études, la continuation de leur valeur démonstrative.

« Paris, mercredi soir 1^{er} juin 1887, j'étais assis à une table avec le médium, M. F. T. et dans la même chambre, mon ami, M. le marquis C. P., marquait les lettres que la table donnait par coups frappés.

Nous venions à peine de commencer notre séance quand je fus obligé de

quitter la chambre à cause de l'arrivée d'un visiteur que je reçus dans une autre pièce assez éloignée de l'appartement. M. le marquis C. P. me remplaça à la table et celle-ci se mit immédiatement en mouvement et sans désen-parer ; après qu'on eût demandé le nom de l'esprit qui se présentait, elle donna la communication suivante :

« Lassègue, dit à son ami de faire prendre vin Trousseau. »

Alors on demanda si Lassègue était bien le nom de l'esprit et comment et pourquoi il était là.

R. — Oui, Lassègue est mon nom et j'accompagne la personne qui vient d'arriver. D. — Êtes-vous son guide? R. — Non, je l'accompagne quelque-fois. D. — Qu'est-ce que le vin Trousseau? R. — Un médicament : Vin Trousseau ou vin de la Charité. D. — Où le trouve-t-on? R. — Dans la première pharmacie venue. D. — Quand vous êtes-vous désincarné? R. — Il y a quatre ans. — D. Où étiez-vous médecin? R. — A la Pitié.

A ce moment le visiteur, qui était mon médecin, M. B., me quittait et je m'empressai de rentrer dans la chambre de nos séances, où l'on me mit au courant de la manifestation que l'on avait eue pendant mon absence. Sans y attacher une très grande importance, nous nous promîmes cependant de contrôler la vérité de ce qu'on venait de nous dire. J'eus occasion de revoir mon médecin deux fois, à l'intervalle de quelques jours, sans que la pensée me vint de l'interroger à l'égard de la manifestation spirite, d'autant plus que, n'étant pas *des nôtres* je n'avais jamais eu l'occasion de m'entretenir avec lui de ces phénomènes.

Enfin une troisième fois, à une douzaine de jours *au moins* de distance de la soirée en question, ayant moi-même OUBLIÉ LE NOM DE L'ESPRIT, je revis M. B. et lui demandai s'il avait connu un médecin de la Pitié mort *il y a quatre ans*, dont j'avais oublié le nom ; nom que du reste j'avais inscrit « prudemment? »

Sans me laisser le temps de sortir de la chambre pour aller chercher l'ardoise sur laquelle j'avais écrit la communication, le docteur B. me répondit : « Mais certainement j'ai connu le docteur Lassègue à l'hôpital de la Pitié, où j'ai suivi ses cours ; c'était un médecin très connu qui est mort juste il y a QUATRE ANS!!! »

Le contrôle était complètement satisfaisant : *primo*, parce que le médium, M. F. T., ignorait que la personne qui me visitait, le soir de la séance, était mon médecin, qui lui est du reste complètement inconnu ; *secundo*, parce qu'il ne pouvait y avoir transmission de pensée entre le docteur B. et moi, attendu qu'au moment où je l'interrogeais, j'avais oublié moi-même complètement le nom de M. Lassègue, qui était l'objet du contrôle que je me proposais.

C. LOVATELLI, passage de la Visitation, 11 bis. »

LES PENSÉES DE CARITA ET LES RÉFLEXIONS DE MARIE, exprimées par
A. LAURENT DE FAGET (1).

Notre arqj en spiritisme., M. Laurent de Faget, vient de réunir dans une élégante brochure les communications qui lui ont été dictées par deux esprits très avancés, *Carita* et *Marie*. La *Revue Spirite* a déjà donné plusieurs extraits de ces pensées élevées, présentées sous une forme littéraire parfaite. On voit bien en lisant ces pages que les soucis de l'existence matérielle ne préoccupe pas les charmants Esprits qui les ont données. Rien de terre à terre, rien de banal dans ces dissertations d'une philosophie saine et réconfortante.

La preuve qu'elles existent véritablement, ces intelligences débarrassées des entraves charnelles, et pour lesquelles les tracasseries journalières de cette vie ne sont plus que des souvenirs, cette preuve, dis-je, résulte précisément, à mon avis, de la clarté, de la précision, que certains Esprits apportent dans les communications dictées par eux aux êtres rivaux au boulet terrestre. Les conseils que nous recevons de nos compagnons de misère, les autres incarnés, n'ont pas ce désintéressement absolu, cette vigueur morale. Certes, parmi les vivants qui n'ont pas nos idées, on rencontre des intelligences remarquables, des hommes supérieurs. Que nous disent-ils pourtant ? La plupart nous engagent à nous enrichir, le plus tôt possible, si nous voulons jouir des biens de la terre. Les autres, ceux qui nous parlent de la vie future, cherchent, il est vrai, à nous détacher des préoccupations absolument matérielles. Mais combien elle est singulière la théorie qu'ils professent à l'égard de ce ciel étrange qu'ils ont inventé, de cet autre séjour plus étrange encore, dans lequel nous subirons *éternellement*, suivant eux, la peine de nos fautes !

Le Spiritisme — et voilà ce qui fera toujours sa force — met à la portée de toutes les intelligences, rend compréhensible pour tous le lendemain de la mort et ne fait pas de ce lendemain un jour redoutable, enveloppé d'ombre et de mystère. Il soulève le voile pour nous montrer la réalité consolante !

Remercions donc les Esprits supérieurs qui, chaque jour, nous réconfortent et raffermissent nos pensées. Remercions aussi les médiums dont ils conduisent la main. Faisons enfin notre profit des pages qui nous sont offertes.

Les prêtres, dans un but facile à deviner, raillent ces choses si belles. Sourions, à notre tour, de leurs sarcasmes et lorsque ces adversaires nous diront que le *démon* nous inspire, répondons-leur, par exemple avec des

(1) Brochure de 90 pages, prix : 1 fr. — 10 exemplaires, 9 fr.

phrases comme celles-ci, que je rencontre dans les communications de *Carita* :

« La foi religieuse, sans le secours de la raison, conduit fatalement au mysticisme effréné ; la raison, sans le secours de la foi qui l'illumine par instants, est souvent précaire et misérable.

« Oh ! quand les âmes prendront pour guides la raison éclairée, consciente, elles seront bien près d'atteindre le summum de leur perfectionnement ici-bas. »

Nos lecteurs éprouveront un grand plaisir en lisant les pages publiées par M. Laurent de Faget et ils reconnaîtront que ces dissertations sont très belles, qu'elles méritent d'être répandues, car elles apportent leur contingent de force morale à l'œuvre qui produira plus tard la réconciliation des intelligences et de la délivrance de l'esprit.

ALEXANDRE VINCENT.

L'AMOUR ET LE MARIAGE SELON LE SPIRITISME

par E.-J. GUILLET (1).

M. Guillet, de Lyon, vient de donner une suite à son premier ouvrage : *La chute originelle selon le Spiritisme*. Ce nouveau travail concerne l'Amour et le Mariage et il intéressera tous ceux que préoccupe la charmante et poétique théorie des Ames-Sœurs.

Ce livre contient de nombreuses citations empruntées à Swedemborg, Allan Kardec, Roustaing, Jean Rayneau, Pezzani, Cahagnet, etc. On peut regretter que l'auteur ait omis de citer les *Chrysanthèmes de Marie*, de Camille Chaigneau, poésies qui expriment en beaux vers cette consolante pensée de l'union des Ames-Sœurs dans l'espace.

M. Guillet revient aussi, dans plusieurs passages de son livre, sur la chute originelle : « Les exemples, heureusement rares, de mères dénaturées, » dit-il, témoignent encore en faveur de la sexualité spirituelle et de la chute originelle, car, ou ces mauvaises mères sont l'incarnation accidentelle d'esprits masculins peu avancés ou, s'ils sont féminins, jusqu'où » donc ont-ils retrogradé pour avoir même perdu le sentiment qui fait l'ornement de l'animalité ? »

En somme, l'ouvrage que M. Guillet nous présente contient des commentaires, intelligents et savants, sur ce qui a été dit par la plupart des écrivains spirites qui ont étudié la question des sexes dans la vie avancée de l'espace, et aussi sur ce qu'ont écrit les penseurs qui se sont préoccupés du

(1) 1 vol. Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs. Prix 3 fr. 50.

côté immatériel de l'amour dans la vie terrestre. C'est dire que M. Guillet nous parle des beaux sentiments professés par Héloïse et Abélard, Laure et Pétrarque, Béatrix et le Dante, Vittoria Colonna et Michel-Ange, etc. M. Guillet a réuni un grand nombre de documents. Il n'a pas tout dit, évidemment, et cela se conçoit sans peine, le sujet étant vaste. Il n'a pas parlé notamment de la secte des *Spirituals-wives*, fondée en Amérique et qui compte, dit-on, environ trois cent mille adhérents. Ces spiritualistes ont compris que les vraies unions doivent être éternelles. Ils placent donc, en première ligne, l'amour idéal naissant dans les âmes fortes pour se comprendre et s'aimer. La théorie des Ames-Sœurs s'accorde assez bien avec les idées de ces spiritualistes américains.

L'ouvrage fort intéressant, je le répète, de M. Guillet, se termine par le texte des cinq premiers chapitres de la Genèse, avec commentaires destinés à expliquer *spirituellement* la cosmogonie de Moïse. Les dernières lignes du livre sont particulièrement excellentes : « Nous n'avons eu qu'un seul but, » dit M. Guillet : montrer à l'homme sa véritable patrie et conséquemment « le détacher de la matière, source de tout égoïsme. »

Je souhaite que notre frère en spiritisme atteigne auprès de tous ceux qui le liront le but qu'il s'est proposé. ALEXANDRE VINCENT.

CRÉATION DE L'ARMÉE-CADRE

Monsieur le Directeur, je vous recommande une brochure intéressante, intitulée : *Armée de la République*, 1 fr. chez M. Nibla, 26, rue Cadet, à Paris, dans laquelle souffle le plus pur patriotisme; c'est l'œuvre d'un vieux soldat, prisonnier à Metz en 1870, et nous devons l'encourager; en résumé, voici ce qu'il demande :

A CESAR, CE QUI EST A CESAR : Ceci n'est que le commentaire du projet de réorganisation de l'armée, présenté à la Chambre, en 1884, par M. Eugène Delattre, le vaillant député de la Seine. Honneur à lui. Il fut l'initiateur !

Il termine ainsi : — Plus de fils arrachés à la famille, plus de vieux parents restés sans appui, plus de mères désolées. — Plus d'hommes enlevés à leur métier, à leur profession, à leur art, à leurs études. — Plus de dépeuplement des campagnes par le recrutement forcé. — Plus de ces honnêtes paysans livrés par la conscription à la démoralisation dans les grandes villes, au vice qui détruit le corps et détruit la génération elle-même. — L'impôt du sang, en temps de paix, remplacé par l'engagement volontaire. — L'engagement volontaire trouvant dans son dévouement honneur et position. — Le sacrifice de la vie à la Patrie égal, en temps de guerre, pour tous les Français. — Le prestige de l'armée permanente élevé à sa plus haute puissance. — Le soldat-cadre comme ennoblissant par la démocratie.

Le sentiment du devoir, le patriotisme, le courage militaire, l'honneur rayonnant de l'armée cadre sur toutes les classes de la Société. — Une armée nationale puissamment organisée qui ne sera pas le Peuple armé, mais la Nation en armes. — Trois millions de soldats se levant comme un seul homme et pouvant se concentrer en trois jours. — La France devenue invincible.

100 millions de moins au budget de la Guerre.

NÉCROLOGIE : M. MALENS, ancien sénateur de la Drôme, premier président de la Cour d'appel de Grenoble, s'est désincarné au mois de janvier dernier ; de ce spirite de la première heure, si bon, si dévoué, si digne, nous conserverons le bon et durable souvenir. Une bonne pensée à ce frère en croyance.

Il y a quelques années, mourait à *Port-Saïd*, M. LOUIS BREST, ex-grand dignitaire de la cour égyptienne ; ce frère si dévoué qui n'a jamais cessé de faire une active propagande pour la cause, avait épousé la fille aînée de M. et Mme Wilhem Lefie, de Constantinople, et de cette union étaient nés de beaux enfants ; la veuve, désolée, mais spirite et soutenue par sa famille paternelle, travailla avec énergie et venait souvent se retremper auprès de sa mère chérie, car la séparation de son bien-aimé l'avait atteinte au cœur, et rien ne pouvait la distraire. Elle est morte de langueur le 8 janvier dernier. Toute notre sympathie à cette famille spirite, si convaincue, si estimable, qui a tant souffert pour la propagation du magnétisme guérisseur et de la philosophie spirite.

M. CAMILLE HENRY JOLY DE MOREY est décédé le 3 février 1888 ; sur sa tombe les paroles suivantes peuvent être dites :

« Il était naturel de distinguer la droiture, la bienveillance, l'esprit de justice de M. Camille Henry Joly de Morey. Cet homme notable du département du Gard, conseiller général, spiritualiste convaincu, croyait à l'existence du Grand Architecte qui meut les terres et les soleils, aussi à l'âme immortelle, partie intégrante du grand Tout qui vivifie l'Univers.

Logicien, il constatait que les terres telles que la nôtre servent d'atelier à nos âmes ; il savait, à l'aide d'investigations constantes et suivies, que l'âme doit bien souvent y revivre.

Après la mort des corps transitoires qu'il choisit pour ses manifestations, il est indispensable pour notre moi conscient et pour son progrès moral et intellectuel qu'il en soit ainsi, fatalement et logiquement.

Et ce mode de vies successives sur la même planète lui expliquait les inégalités de conditions, d'aptitudes, de génie personnel.

Toutes les âmes parties du même point, égales au début, usent de leur libre-arbitre, disait-il, jusqu'à l'absurde, mais au nom de la justice absolue qui est immanente en elles, le but qu'elles doivent atteindre est le même ; ce sont elles qui créent le mal et le bien.

La réincarnation permet au moi conscient, par la pratique du bien et de la vraie science, de se laver de toutes ses souillures antérieures.

Ces croyances affînées et supérieures, cette philosophie puissante et rationnelle lui ont permis de souffrir avec patience et vaillance ; ceux qui l'ont approché ont pu constater que, si l'organisme était atteint irrémédiablement, l'esprit était plein de vigueur et ses paroles toujours cordiales, avec un fond de serene gaieté.

M. de Joly avait en lui ce talisman : l'immortalité et l'ascension de l'âme sur des mondes plus avancés que le nôtre.

Il m'accueillait familièrement, par un : Bonjour, mon capitaine, et sur ses lèvres un aimable sourire s'épanouissait ; des faits, connus de quelques intimes et auxquels il attachait beaucoup d'importance, lui avaient prouvé que jadis, nous ne fûmes point étrangers l'un à l'autre et associés à une œuvre grande par le dévouement, par le sacrifice personnel qu'elle exigeait.

Remercions cette âme pour son urbanité, pour le bien qu'elle a fait en cette dernière existence, avec la simplicité et la modestie du philosophe maître de lui.

Oui, souvenons-nous ; comme tout souvenir se traduit par une image qui a frappé nos sens, dans ses pègrinations terriennes et célestes, notre âme, cette substance active, emportera le souvenir fidèle, l'image de la sympathique physionomie de Camille Henry Joly de Morey. »

P. G. LEYMARIE.

BIBLIOGRAPHIE

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50; émaillée.	3 fr.
<i>L'âme et ses manifestations dans l'Histoire</i> , par Eugène Bonnemère.	3 fr.
<i>Recherches sur le spiritualisme</i> , par W. Crookes (relié : 4 fr. 50).	3 fr.
<i>Episode de la vie de Tibère</i> , œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester.	3 fr.
<i>L'Abbaye des Bénédictins</i> , par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol.	6 fr.
<i>La Magie dévoilée</i> , ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Épuisé et très rare. Se vendait 100 fr.	50 fr.
RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin.	3 fr.
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.	2 fr.
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884.	5 fr.
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet.	3 fr.
Les quatre Évangiles de J.-B. Rostaing et le <i>Livre des Esprits</i> , réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet.	1 fr.
<i>Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes</i> , par le Dr Vahu.	5 fr.
<i>Choix de dictées spirites</i> , par le Dr Vahu.	1 fr.
<i>Psychologie transformiste</i> , évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourges.	1 fr.
<i>Études spirites</i> , groupe bisontin. <i>Études économiques</i> .	1 fr.
<i>La Muse irritée</i> , poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget.	3 fr.
Photographies d'Allan Kardec, première grandeur.	3 fr.
<i>Choses de l'autre monde</i> , 3 ^e édition, par E. Nus.	3 fr.
<i>Les Chrysanthèmes de Marie</i> , par C. Chaigneau.	3 fr.
<i>Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence</i> , Dr Vahu.	3 fr.
<i>Conseils aux pères de famille</i> , Dr Vahu.	1 fr.
<i>Spiritisme, fakirisme occidental</i> , Dr Gibier.	4 fr.
M. le marquis, histoire d'un prophète, par M ^{me} Claire Vautier.	3 fr.
<i>La Cité chinoise</i> , par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine.	3 fr.
<i>Cosmogonie des fluides</i> , par A. Bourdin.	1 fr.
<i>La raison du spiritisme</i> .	3 fr.
<i>La théosophie bouddhique, c'est le nihilisme</i> , par la Société Atmique.	1 fr.
<i>Préface des commentaires sur le sômedaeto de Gaetomo</i> (Société Atmique).	1 fr.
<i>Causeries spirites, dialogue sur les questions que le spiritisme soulève</i> .	3 fr.
<i>Le messie de Nazareth</i> .	3 fr.
<i>Deux commandements du Christ. Fables, contes et sonnets</i> .	1 fr.
<i>Dans le ciel et sur la terre</i> , par Camille Flammarion, avec figures.	5 fr.
<i>Le spiritualisme dans l'histoire</i> , relié, par Rossi de Gustiniani.	3 fr.
<i>Les grands mystères</i> , par Eugene Nus.	3 fr.
<i>Les dogmes nouveaux</i> , par E. Nus.	2 fr.

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

<i>Les miettes de l'histoire</i> .	10 fr.
<i>Les Évangiles</i> , par d'Eischtal, 2 vol.	12 fr.
<i>Esprit des Gaules</i> .	7 fr.
<i>Terre et ciel</i> .	7 fr.
<i>L'enfer</i> , par Callet.	4 fr.
<i>La réalité des Esprits</i> , par de Guldenstuble.	25 fr.
De Mirville, <i>Pneumatologie des Esprits</i> .	10 fr.
do <i>Question des Esprits</i> .	7 fr.
<i>Lettres du grand prophète Nostradamus</i> .	10 fr.
<i>La vérité aux médecins</i> , par le Dr Gomet.	5 fr.
<i>Somnambulisme</i> , par le Dr A. Bertrand.	10 fr.
<i>De la démonialité</i> , par Sinistrari.	10 fr.
do	5 fr.
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr.
do par Rob-rt.	10 fr.
do par Picaire.	10 fr.
do par Charpignon.	10 fr.
<i>Correspondance</i> , par Deleuze, 2 vol.	10 fr.
<i>Révélation d'outre-tombe</i> , par Bozon, 4 vol.	12 fr.
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	10 fr.
<i>Dogmes chrétiens et pluralité des mondes</i> , par l'abbé Pioger.	4 fr.

Le Gérant: H. JOLY.